Littérature et polyréférentialité

Alain Trouvé

▶ **To cite this version:**

Alain Trouvé. Littérature et polyréférentialité. Gladieu, Marie-Madeleine; Pottier, Jean-Michel; Trouvé, Alain. Les référents du littéraire, 7, ÉPURE, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.11-27, 2013, Approches interdisciplinaires de la lecture, ISSN 1771-236X, 978-2-915271-62-1. hal-03003579v1

HAL Id: hal-03003579

https://hal.univ-reims.fr/hal-03003579v1

Submitted on 13 Nov 2020 (v1), last revised 22 Mar 2024 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Littérature et polyréférentialité

« L'espace est un doute, il faut sans cesse le marquer, le désigner »
Georges Perec, Espèces d'espaces

« La beauté féminine est référentielle »
Christian Doumet, Rumeurs de la fabrique du monde

La réflexion sur l'arrière-texte, objet des deux précédentes sessions, nous a amenés à nous immiscer dans la fabrique du littéraire. L'arrière-texte met en jeu un triple rapport : au *monde extérieur* (expérience sensible, participation à un vécu circonstanciel, personnel et collectif…), au *monde intérieur* du psychisme et aux *œuvres littéraires ou artistiques* qui croisent ou associent ces deux mondes. Dès lors se reposait la question du ou plutôt des référents, le référent, catégorie hétérogène, étant à envisager sur un mode pluriel, nous semble-t-il, comme l'altérité[1].

L'hétérogénéité en question dérive sans doute des deux modes de l'altérité distingués par Lacan (à la suite de Bataille) entre altérité *a* et altérité A. On pourra relire avec profit la communication de Philippe Monneret, « Altérité et signification »[2]. L'objet *a*, d'une part, l'obscur objet du désir, renvoie à une organisation psychique primitive dominée par la toute-puissance des affects et la non différenciation du sujet et de l'objet, au sein de la monade mère-enfant. L'altérité A, d'autre part, représente l'altérité du Symbolique en tant qu'il est d'abord

1. Nous avions rencontré la même nécessité de pluraliser une catégorie lors de notre séminaire « Lecture et altérités », tenu durant l'année 2006-2007. Voir à ce sujet les Actes : « Lecture et altérités », *Approches Interdisciplinaires de la Lecture*, n° 2, Reims, Epure, 2008.

2. Philippe MONNERET, « Altérité et signification », *in* « *Lecture et altérités* », *Approches Interdisciplinaires de la Lecture*, n° 2, Reims, Epure, 2008, p. 187-202.

le Nom-du-Père et qu'il est lié à la reconnaissance par le sujet du tiers et par extension de la société.

Il y a donc au moins deux modalités de l'altérité qui peuvent ensuite donner lieu à des formations mixtes. De même, il nous apparaît que le référent peut se penser de différentes façons, selon qu'on entend par là les discours d'autrui déposés dans le patrimoine culturel, les autres en tant que personnes distinctes de soi et productrices de ces discours, ce monde comme lieu de vie et objet de l'intuition sensible, et peut-être cette part inaccessible de soi dont la découverte par Freud rend compte de la dynamique de notre monde intérieur.

L'espace pourrait être la notion aidant à concevoir l'articulation de ces modalités du référent par son aptitude à désigner les deux mondes extérieur et intérieur et à fonctionner au sein du dispositif littéraire comme interface. L'espace de la vie quotidienne et de la vie sociale, apparaît lui-même toujours déjà construit, élaboré dans le croisement des disciplines. Ce qui est relativement évident pour l'espace dit intérieur s'applique à l'espace géographique comme l'a montré Henri Lefèvre dans *La production de l'espace*[3].

Le séminaire s'est attaché, pour explorer ces deux pôles, à faire jouer au maximum l'interdisciplinarité, notamment en direction de la géographie et de la psychanalyse. La sollicitation de cette dernière, pour naturelle qu'elle puisse paraître à qui veut traiter du monde intérieur, est aussi une façon délibérée d'aller à contre-courant, à l'heure où il paraît de bon ton, dans certains milieux, de décrier la psychanalyse.

Revoyons la question du référent sous sa forme générale et dans son acception littéraire plurielle avant de déplier les deux volets extérieur et intérieur du monde pour mieux saisir leur articulation.

---

3. Henri LEFÈVRE, *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1975, rééd. 2000.

Référence/référent : problèmes

Que la parole réfère à autre chose que l'énoncé auquel elle donne lieu relève de l'évidence trompeuse, cachant un redoutable problème. Ce référent auquel renvoie tout discours est-il une réalité hors langage ou un autre fait de langage ? Pierre Frath apporte sa réflexion de linguiste en contrepoint à ce texte d'ouverture. Pour le dire de façon un peu courte et provisoire, c'est bien à une confrontation entre les théories de la référence à l'infini (Goodman, Wittgenstein…) et les théories distinguant, au-delà des langages, un référent (Phénoménologie, freudisme, une certaine linguistique, de Saussure à Jakobson…) qu'invite en partie ce séminaire.

La théorie de la référence à l'infini, forme moderne du nominalisme, croise le vieux débat sur les universaux. La querelle des Universaux agita le Moyen Âge, réactivant des différences déjà perceptibles entre Platon et Aristote. Grossièrement : il s'agit de s'interroger sur la réalité des concepts. Pour les réalistes, les idées (à valeur universelle) existent dans la réalité, en dehors de notre esprit. Pour les nominalistes, ce sont de pures constructions de l'esprit qui n'ont pas de portée ontologique et simplement une valeur utilitaire. Le point commun entre la querelle des universaux et la problématique du référent, s'il existe, réside donc dans le rapport entre les mots et les choses.

Ceci fait sens pour la phénoménologie et déjà chez Kant qui distingua phénomène et noumène. La communication de Philippe Monneret citée plus haut articule linguistique, phénoménologie et psychanalyse. Monneret montre comment l'autre de la signification, en définitive l'inconscient (ou altérité à soi) appréhendé à travers l'écoute des désordres de la parole comme part inaccessible de la pensée, est la seule voie vers l'altérité réelle d'autrui en tant que personne, le seul moyen de rompre le cercle vicieux limitant ma représentation d'autrui à un « possible du même », autrement dit à une projection de moi-même. *A priori*, toutefois, qu'il s'agisse de l'autre de l'inconscient

ou de l'*alter ego*, il semble difficile de concevoir que le langage, sortant de lui-même, puisse l'atteindre :

> ce que l'examen de l'échange langagier fait apparaître, c'est précisément que l'autre dans l'horizon du langage, c'est-à-dire l'altérité dans l'ordre de la signification, n'est pas un donné mais un construit. Puisque la présence d'autrui n'apporte rien de plus que de l'autre comme possible du même, la présence langagière d'autrui n'apporte rien de plus que la réalisation d'un ensemble de significations qui étaient pour moi potentielles, c'est-à-dire que j'ai préalablement conçues ou tout au moins qui étaient pour moi concevables. Mieux encore, cette structure signifiante s'applique aussi bien à l'altérité à soi puisque, du point de vue de la conscience, l'écart entre le moi vécu et le moi imaginaire, idéal ou présumé, n'est en première analyse qu'un cas particulier de l'écart entre le vécu et le possiblement vécu. Finalement, l'altérité n'est impliquée ni par l'existence de l'*alter ego*, ni par le clivage du sujet, parce que ni l'un ni l'autre ne sont aptes à résister d'eux-mêmes aux forces centripètes de la mêmeté polarisées sur le moi. L'*ego* semble enfermé dans l'horizon des significations qu'il peut concevoir, puisque s'il ne peut pas les concevoir, elles n'existent pas pour lui. La signification autre, c'est-à-dire qui échappe aux significations possibles pour l'*ego*, serait donc hors d'atteinte.

L'aporie décrite ici, Monneret suggère néanmoins qu'on puisse la dépasser :

> Ces impasses dans notre quête de l'altérité ne peuvent cependant nous faire oublier que le langage nous permet parfois d'éprouver l'expérience d'une véritable *altérité du sens*. L'expérience de l'altérité du sens est une expérience de *compréhension* qui se présente d'abord sous une forme paradoxale. Que signifie en effet « comprendre un sens autre » ? Comprendre un sens autre, c'est accéder à (ou construire ?) un sens qui, avant l'achèvement du processus de compréhension, demeurait hors de mes aptitudes compréhensives. […]
>
> La compréhension d'un sens nouveau suppose, […] une forme de passivité fertile, au sens où elle requiert un moment où le

> sujet accepte de renoncer à sa maîtrise des significations, sans quoi aucune altérité de sens ne pourrait l'atteindre. Plus précisément, cet abandon est une écoute de la parole de l'autre, sur un mode selon lequel *comprendre* signifie surtout *entendre*. Être tendu vers l'autre (*in-tendere*) plutôt que le saisir dans son ensemble (*cum-prehendere*). Mais on ne peut entendre qu'à condition d'avoir cherché à écouter, et on n'écoute que parce que l'on sait qu'il y a quelque chose qui attend d'être écouté. Or la présence de l'autre au sens de l'*alter ego* ne suscite aucune écoute puisqu'il est un autre moi et que ou bien je sais d'avance ce qu'il va me dire, ou bien je constate après-coup que j'aurais pu dire ce qu'il me dit. C'est donc dans l'altérité à soi qu'il faut aller chercher les conditions de possibilité de l'altérité du sens, en dépit de son inaccessibilité principielle à l'*ego*.[4]

Je renvoie à l'article pour le détail complexe et passionnant de l'analyse.

Ceci fait écho à une discussion que nous avons eue l'an dernier dans le cadre de ce séminaire à propos du *hors-texte*, judicieusement convoqué par notre collègue de Paris X Françoise Aubès pour penser l'arrière-texte. Le hors-texte, notion forgée par la sociocritique, oscille en effet entre une acception langagière qui l'assimile à l'ensemble des codes présidant à la compréhension des énoncés et une conception plus radicale qui l'ouvrirait sur du non-langage.

Derrida en 1967 lance la formule : « Il n'y a pas de hors-texte »[5]. Dix ans plus tard, dans sa « Leçon inaugurale au Collège de France », Barthes reprendra en écho : « Le langage humain est sans extérieur : c'est un huis clos »[6]. L'un et l'autre ont évolué. Dans sa conférence de 1987 – « Où commence et comment finit

4. Philippe MONNERET, « Altérité et signification », *AIL 2*, p. 187-202.
5. Jacques DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.
6. Roland BARTHES, « Leçon inaugurale au Collège de France », 1977, *OC*, V, Paris, Le Seuil, p. 427-446.

un corps enseignant ? »[7] –, Derrida signale par une alliance de mots l'incidence sur la parole d'un facteur extra-textuel.

Ce que la photographie amène Barthes à penser est également un référent hors langage qui peut devenir paradigme de l'autre acception du hors-texte :

> Il me fallait d'abord bien concevoir, et donc, si possible, bien dire (même si c'est une chose simple) en quoi le Référent de la Photographie n'est pas le même que celui des autres systèmes de représentation. J'appelle « référent photographique », non pas la chose facultativement réelle à quoi renvoie une image ou un signe, mais la chose nécessairement réelle qui a été placée devant l'objectif, faute de quoi il n'y aurait pas de photographie. La peinture, elle, peut feindre la réalité sans l'avoir vue. Le discours combine des signes qui ont certes des référents, mais ces référents peuvent être et sont le plus souvent des « chimères ». Au contraire de ces imitations, dans la Photographie, je ne puis jamais nier que la chose a été là.[8]

Pour clore très provisoirement sur la question de l'articulation entre l'inconscient freudien et la chose en soi des phénoménologues, signalons l'article de Guy Le Gaufey, « L'inconscient noumène »[9]. Sur le même sujet, enfin, on peut se reporter à Ricœur cité dans le livre de Michel Collot[10] et à Freud lui-même[11]…

---

7. « Où commence et comment finit un corps enseignant ? », conférence prononcée le 14 mars 1987 lors d'un colloque organisé à Paris par le Collège international de philosophie.

8. Roland BARTHES, *La Chambre claire*, Paris, Le Seuil, 1980, *OC,* V, p. 851.

9. Guy LE GAUFEY, « L'inconscient noumène », *Europe*, n° 954, « Freud et la culture », octobre 2008, p. 146-156.

10. Michel COLLOT, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, PUF, 1989.

11 Sigmund FREUD, *L'Inconscient*, in *Métapsychologie*, 1915, *OC*, Paris, PUF, 1988-…, XIII, p. 211.

Référents du littéraire, référents de l'art

On laissera en suspens la question du statut épistémologique du référent et l'on se contentera de le concevoir très largement comme ce à quoi réfère l'œuvre en reprenant les quatre modalités évoquées plus haut.

L'œuvre littéraire renvoie d'abord au monde extérieur. La catégorie du monde extérieur se décline diversement : elle inclut l'espace objet de l'intuition sensible, les lieux géographiques, un espace arpenté, cartographié. Actions et événements historiques, institutions et groupes sociaux en constituent la trame.

Les objets culturels et artistiques, en tant qu'ils médiatisent ce rapport de l'homme à son environnement physique et social, constituent pour les œuvres nouvelles un référent intermédiaire. Productions littéraires, iconographiques, musicales, plastiques se font signe selon une relation qu'on qualifiera d'intertextuelle ou d'intersémiotique.

Le monde intérieur est sans doute la dimension la plus problématique du référent. Pensée consciente et inconsciente s'y côtoient. Au sens classique, le monde intérieur est celui de l'introspection. Mais on sait les limites de cette introspection depuis que Freud en a théorisé les zones de méconnaissance. Or l'art paraît requérir une implication plus forte de l'inconscient. C'est ce qui fait la grandeur de l'aventure littéraire et explique son rejet par certains. Art et littérature penchent plus vers l'altérité *a* que le discours ordinaire.

Les autres sujets pensants (les alter egos de la phénoménologie), enfin, spécialement convoqués dans la relation esthétique introduisent un quatrième volet référentiel. Auteur et lecteur se font face comme alter egos ou idiosyncrasies irréductibles l'une à l'autre. Tels qu'ils s'entrevoient dans la relation littéraire, ils sont des référents transformés par l'écriture-lecture. La personne de l'auteur apparaît comme référent partiel de son texte et de ses doubles scripturaux (énonciateur ou narrateur, personnage…). Yves Bonnefoy note que par l'art, par

la poésie, le sujet perçoit que « Il y a de l'être en dehors de la conscience »[12]. Mais ce référent n'est qu'un point de fuite. Le lecteur comme référent de sa propre lecture est sans doute encore moins saisissable. Le rapport entre lecture littéraire et autoanalyse fournit tout au plus quelques éléments pour tenter une objectivation toujours partielle. Ouvrant sur les différents sujets humains comme personnes, cette dimension du référent sera provisoirement mise entre parenthèses et aperçue obliquement à travers les autres.

Le retour à la référentialité de la littérature suppose que les littéraires engagent un vrai dialogue avec les disciplines qui fondent d'autres rapports au monde : géographie, histoire, psychologie, sociologie, économie… On s'est limité pour cette année aux deux directions de la géographie et de la psychologie de l'inconscient : c'est déjà beaucoup.

Le monde extérieur comme réalité géographique

La confrontation avec la vision des géographes intervient à un moment où, dépassant la vague d'autoréférentialité de la littérature, se repose la question de l'inscription des œuvres dans le monde extérieur.

Mentionnons de façon très rapide quelques repères parmi les travaux actuels[13]. Bertrand Westphal, auteur de *La Géocritique*[14], invite les littéraires à envisager un décentrement de leur discipline appelée à partager avec d'autres la construction des

12. Yves BONNEFOY : « L'acte et le lieu de la poésie », *Les Lettres nouvelles*, n° 1 et n° 2, 4 et 11 mars 1959, repris dans *L'Improbable et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », p. 115.

13. Un ouvrage collectif dirigé par Audrey CAMUS et Rachel BOUVET étudie des *Topographies romanesques* (Presses Universitaires de Rennes, 2011).

14. Bertrand WESTPHAL, *La Géocritique*, Paris, Minuit, 2007.

représentations de lieux. Son dernier livre, *Le Monde plausible*[15], évoqué dans le cadre de ce séminaire, met l'accent sur le filtre culturel et sur les limites d'une représentation jusqu'alors dominée par la civilisation occidentale. *Le Monde des livres* en date du 22 avril 2011 s'intéresse à des « *Géographies vagabondes* » et interroge :

> Comment notre perception de l'espace se modifie-t-elle sous l'effet de la mondialisation et de l'accélération du temps ? Des écrivains se confrontent à cette question par le biais de la littérature : Jean-Christophe Bailly, Antonin Potoski ou encore Sylvie Germain, Olivier Rolin et Mathias Enard.

Une partie du dossier édité sur le site Fabula du 14 juin 2011 concerne « Le partage des disciplines ». S'y retrouvent les contributions de Christine Baron, « Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures »[16], et de Michel Collot, « Pour une géographie littéraire »[17],

La question du lieu est liée à celle de l'identité. Elle a aussi à voir avec l'Histoire, ne serait-ce qu'en raison de sa dimension factuelle. Un fait historique implique un ou des acteurs, une action, un lieu. Mais le fait peut être réfracté de manières diamétralement opposées, comme le montre dans la seconde partie de ce volume la contribution de Catherine Brégeaut sur « L'expansion coloniale dans les manuels scolaires du XIX^e^ siècle ».

---

15. Bertrand WESTPHAL, *Le Monde plausible*, Paris, Minuit, 2011.
16. Christine BARON, « Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures », n° 8, *LHT*, Dossier, publié sur le site Fabula le 16 mai 2011 [En ligne], URL : http://www.fabula.org/lht/8/8dossier/221-baron.
17. Michel COLLOT, « Pour une géographie littéraire », n° 8, *LHT*, Dossier, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL : http://www.fabula.org/lht/8/8dossier/242-collot

L'espace géographique est le résultat d'une élaboration. La toponymie est le point de passage obligé vers la représentation : Michel Arrivé en fait ici la démonstration, relisant Proust. La construction mentale de l'espace commence avec les apprentissages de la petite enfance. Les modélisations des géographes, grâce au concours d'autres disciplines (géologie, géophysique…) croisent des savoirs disciplinaires et des représentations forgées ailleurs, notamment en littérature. Perec évoque dans *Espèces d'espaces* « le monde comme une géographie dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs »[18]. L'exactitude géographique vise sans doute l'adéquation de certaines modélisations à la « souche », pour emprunter un terme à Westphal (la souche comprise comme référent hors langage). Pour le géographe et pour d'autres disciplines le monde extérieur est un terrain d'action et d'expérimentation. La valeur opératoire de la mesure effectuée sur le monde comme souche fascine Perec : « Je ressens toujours quelque chose qui ressemble à de l'émerveillement quand je songe à la rencontre des ouvriers français et des ouvriers italiens au milieu du tunnel du mont Cenis »[19]. Cette attention renouvelée au référent géographique peut aussi renvoyer, avec toutes les précautions nécessaires, à la question du réalisme.

Trois articles s'attachent encore dans la seconde partie au rapport entre littérature et géographie. Daniel Oster s'intéresse au motif de la rivière chez Gracq et Le Guillou, Jean-Michel Pottier à propos des *Soirées de Médan* éclaire le traitement de l'espace chez les écrivains naturalistes. Repartant du cas Gracq, nous-même envisagerons trois centres de gravité de l'imaginaire de la ville, selon le dosage qui s'effectue chez l'écrivain entre la mémoire

18. Georges PEREC, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, rééd. Gallimard, « folio », p. 156.
19. *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 175.

visuelle, la vision plus objective du géographe et la mémoire littéraire.

L'inconscient comme référent interdit/inaccessible

Si l'on se tourne, grâce à la psychanalyse, vers le monde intérieur, la question du référent semble se compliquer. La vulgate freudienne a retenu que l'inconscient, siège des désirs refoulés, fait retour sous des formes diverses dans la pensée du sujet : rêve, lapsus, fantasme, mot d'esprit, œuvre d'art même. Les diverses formes de la pensée manifeste renverraient à une pensée latente, qui serait son référent caché et seulement accessible par le biais de l'analyse qui se met à l'écoute du désir censuré et en fait émerger la conscience, ce qui revient à effectuer à l'envers la transformation opérée par le Travail de rêve. Tout comme le rêve, le fantasme, scénario imaginaire (Perron-Borelli[20]) demande à être décrypté.

Mais les psychanalystes continuent à discuter de la nature de cet inconscient, partagé entre « représentations de mots » et « représentations de choses »[21], de la possibilité de le dire, un inconscient « structuré comme un langage », pour reprendre la célèbre formule de Lacan, mais en même temps tapi derrière l'écran des images comme derrière celui des mots, *forclos* toujours selon le vocabulaire lacanien. La triade *Réel*, *Symbolique*, *Imaginaire* (*RSI*) que Lacan élabore à partir de 1974 fait du Réel une catégorie négative désignant ce qui n'est pas symbolisé et peut tout juste faire retour dans la conscience sous la forme de l'hallucination. Ce réel tend alors à se rapprocher d'un inconscient inaccessible que radicalise encore André Green lorsqu'il explore dans toutes ses facettes *Le Travail du négatif*[22].

---

20. Michèle PERRON-BORELLI, *Dynamique du fantasme*, Paris, PUF, 1997.
21. Voir à ce sujet, Michel ARRIVÉ, *Le linguiste et l'inconscient*, Paris, PUF, 2008.
22. André GREEN, *Le Travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993, rééd. 2011.

Aussi le réel lacanien n'a-t-il rien à voir avec la Réalité telle que la conçoit Freud lorsqu'il oppose principe de plaisir et principe de réalité dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920). Cette réalité opposée à la toute-puissance de l'imaginaire est en effet un référent construit et hautement socialisé.

Le traitement métaphorique de l'espace dans l'appareil conceptuel de la psychanalyse apparaît envahissant et parfois flottant. Le fantasme est décrit en termes de *scénario*. La migration du sens se dit par le *déplacement* (une des composantes du travail de rêve), par le *transfert* qui amène l'analysant à projeter dans sa relation verbale avec l'analyste des éléments de son scénario fantasmatique personnel, par le *contre-transfert*, symétrique, mettant en relation l'inconscient de l'analyste et la parole entendue. La succession de deux topiques signale un autre flottement de la spatialisation. À la triade *Inconscient / Préconscient / Conscient* (*L'Inconscient*, 1915), Freud substitue une seconde version *Ça / Moi / Sur-Moi* (*Le Moi et le Ça*, 1923) qui ne lui est pas superposable et cherche à rendre compte d'une dynamique. Le Sur-Moi, en effet, est pour une large part inconscient.

Les continuateurs ont enrichi la panoplie des métaphores. Mélanie Klein a proposé l'*introjection* et la *projection* pour analyser ce qui se passe aux stades infantiles archaïques. Le parent devient objet interne, bon ou mauvais. Les sentiments peuvent aussi être projetés sur des figures externes. Winnicott a introduit la notion d'*aire transitionnelle* pour penser un espace constructif du jeu (*Jeu et réalité*, 1971). L'image de la *crypte* dans les travaux de Nicolas Abraham et Maria Torok (*L'Écorce et le noyau*, 1978) renchérit sur la difficulté d'accès à certaines significations inconscientes. Ces auteurs développent une psychanalyse intégrant les effets du lien social, notamment transgénérationnel sur le psychisme. Un événement traumatique non surmonté entraîne un clivage du moi et une inclusion, se traduisant chez les enfants sous forme d'une *crypte*, puis chez les générations suivantes sous la forme d'un *travail du fantôme*. La théorie de l'*introjection* est conçue par Abraham dans un sens non kleinien : elle désigne l'auto-

élaboration satisfaisante de la perte, la manière dont l'objet d'amour perdu est reconstitué symboliquement dans le psychisme de la personne. Deux pôles du fantasme semblent se dessiner : expression de désirs inconscients et traces psychiques familiales. Le référent diffère dans ces deux cas de figure ; dans l'un, il désigne le désir inconscient du sujet, sa relation aux premiers objets d'amour, dans l'autre, un événement traumatique au départ constitué hors de lui. Pour dire l'intrication des trois composantes de la triade *Réel, Symbolique, Imaginaire* (*RSI*), Lacan recourt à l'image du *nœud borroméen*.

En définitive la question de l'inconscient comme référent ultime du monde intérieur pose le problème de son hétérogénéité, relative ou absolue. Du côté de l'hétérogénéité relative, se trouverait Ricœur :

> La psychanalyse est possible comme retour à la conscience parce que, d'une certaine façon, l'inconscient est homogène à la conscience ; il est son autre relatif et non pas l'absolument autre.[23]

Du côté de l'absolu, Wittgenstein, dans sa critique du freudisme, souligne la vanité du discours sur l'inconscient, quand bien même ce dernier existerait :

> Tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence.[24]

Si la question du référent demeure d'une grande complexité, la bipolarisation de l'espace littéraire a souvent été remarquée et commentée.

---

23. Paul RICŒUR, *De l'interprétation*, Paris, Le Seuil, 1965, p. 451-452.
24 Ludwig WITTGENSTEIN, *Tractatus Logico-philosophicus*, 1922, Paris, Gallimard, 1993, trad. Gilles-Gaston Granger, p. 31.

Articulation littéraire/artistique entre espace intérieur et espace extérieur

Il s'agit d'articuler, non de confondre. L'apport de la psychanalyse est encore décisif. Pour le psychotique dont la personnalité est toujours en menace d'effondrement, certains objets du monde extérieur représentent des parties de lui-même. Il projette sur le monde extérieur des figures anxiogènes sous la forme d'hallucinations. Salomon Resnik suit la leçon de Mélanie Klein :

> C'est précisément dans la schizophrénie et durant la crise où les limites entre le dedans et le dehors se confondent et le sentiment de fragmentation (cassure) de la personnalité et la désintégration du Monde ne font plus qu'un.[25]

Pourtant, la littérature joue dans ses expressions les plus hautes avec la structure psychotique, peut-être en raison de la faculté d'écoute de son propre inconscient entretenue par l'artiste. Une forme d'appréhension de l'inconscient psychotique, objet de déni, est réalisée par les écrivains : Lacan l'a fait remarquer dans le texte de Poe *La lettre volée*. La réalité déniée est alors ce que nous regardons et que nous ne voyons pas, jusqu'à ce que… Quand l'interprétation fait défaut, la littérature donne encore forme de mots, par les images, à la psychose. Le rapport entre psychose et littérature fut au centre de l'intervention de Heitor de Macedo[26] consacrée aux *Notes du sous-sol* de Dostoïevski[27].

Le fantasme implique une dialectisation. Ce scénario imaginaire partage les propriétés de scénarisation et d'action avec les scénarios du monde réel. La littérature fantastique joue de cette

25. Salomon RESNIK, *Biographie de l'inconscient*, Paris, Dunod, 2006, p. 3.
26. Psychanalyste, Paris, animateur du séminaire « Clinique de Dostoïevski ».
27. DOSTOÏEVSKI, *Notes du sous-sol*, Paris, P.O.L., 1993.

symétrie[28]. Tout roman superpose dans l'esprit de l'auteur et du lecteur un scénario mimétique, plus ou moins ressemblant au monde réel, et un scénario fantasmatique comme l'ont notamment souligné Marthe Robert[29] et Michel Picard[30].

Cette dialectisation s'appuie sur des modèles ternaires, repérables dans la psychanalyse et dans les théories de l'art qui prennent appui sur elle. Le complexe d'Œdipe, dans ses différentes variantes, directe et inversée, positive et négative, se fonde sur une relation triangulaire. Au stade archaïque régi par le duel avec la mère, Mélanie Klein propose de penser une triade originaire, mettant en jeu « L'un, l'espace qui sépare (l'abîme), et l'autre ». Le système RSI inventé par Lacan est encore ternaire. La théorie de l'art comme jeu, conçue par Winnicott implique une dialectique, précisée par Picard grâce à l'interaction des trois instances : liseur, lu, lectant[31].

L'espace de l'univers fictionnel joue à fond de sa propriété d'interface. Didier Anzieu envisage dans *Le Corps de l'œuvre* un double codage idéologique et psychologique du texte. Cette bivalence de l'espace littéraire correspond à l'horizon double de l'expérience poétique analysé par Michel Collot, selon une perspective phénoménologique[32].

Jean Oury[33], à la suite d'Henri Maldiney[34], repère une triple dimension dans le poème *Le Pré* de Francis Ponge : le pré de Chambon sur Lignon (réalité géographique), le préconscient (qui

28. Voir à ce sujet Jean BELLEMIN-NOËL, « Des formes fantastiques aux thèmes fantasmatiques », *Littérature 2*, mai 1971, p. 103-119.
29. Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman,* Paris, Gallimard, « Tel », 1972.
30. Michel PICARD, *La lecture comme jeu*, Paris, Minuit, 1986.
31. *La lecture comme jeu*, *op. cit.*
32. Michel COLLOT, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, PUF, 1989.
33. Jean OURY, *Création et schizophrénie*, Paris, Galilée, 1989.
34. Henri MALDINEY, *Art et existence*, Paris, Klincksieck, 1985.

renvoie au monde intérieur), le pré comme espace textuel. Ce que la littérature approche intuitivement se retrouve dans les expériences de psychothérapie institutionnelle. Patrick Chemla, psychiatre et psychanalyste, fondateur du Centre Artaud de Reims, nous a aidés à saisir cet aspect dans son intervention sur « Le lieu de la fabrique ».

En peinture, tout paysage extérieur est aussi peu ou prou un paysage intériorisé. Inversement, le monde onirique de certains peintres comme Chagall recycle des figures issues de réalités géographiques et sociales.

On note une superposition seulement partielle des deux arts, verbal et pictural. Jean Oury observe chez des schizophrènes un recours différencié selon les patients à tel ou tel mode d'expression artistique : poésie, peinture, modelage… Il distingue un espace pictural et un espace du signe : le moment *apparitionnel* (celui de l'émergence du sens) et le moment *spatial*, s'appuyant une fois encore sur les analyses d'Henri Maldiney :

> Spatialisation et signification sont une. L'espace d'une œuvre est un espace pathique, thymique qui nous impose dans tous les actes, un certain mode d'être et d'apparaître. Le vide est le déterminant premier de la genèse de l'espace. Dans les aquarelles les plus aiguës de Cézanne, comme dans les peintures les plus transparentes de ses dernières années, c'est la tension spatialisante des blancs qui sous-tend l'existence de l'œuvre.[35]

Si la littérature et l'art articulent le plus souvent monde intérieur et monde extérieur, il reste sans doute à déterminer, pour chaque œuvre, le dosage qui s'effectue entre ces deux pôles. Pierre Bayard venu nous présenter son essai *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*[36], a démasqué, derrière une géographie en

35. *Création et schizophrénie*, p. 206.

36. Pierre BAYARD, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?,* Paris, Minuit, 2012.

trompe-l'œil, le jeu des références mentales, culturelles ou personnelles.

Les études rassemblées dans les deux dernières parties de ce volume montrent le vacillement d'un monde référentiel à l'autre et convoquent encore l'arrière-texte pour penser l'articulation des référents. Anne-Élisabeth Halpern donne à comprendre comment l'œuvre poétique de Sylvia Plath tresse la géographie et l'espace intime, la grande Histoire et une histoire personnelle tragique ; Marie-Madeleine Gladieu nous entraîne dans l'exploration fantastique du « Terrain vague » de Roa Bastos ; Bertrand Westphal s'intéresse, dans l'article traduit ici pour la première fois en français, aux variations de ce qu'il nomme « le paysage mental ».

Luc Vigier explore, à partir des murs de l'appartement d'Aragon, rue de Varenne, toutes les dimensions du référent sous le hiéroglyphe. Françoise Heitz et Régine Borderie, enfin, reprenant la question à partir de la double focale de l'arrière-texte, donnent à saisir l'intrication complexe des référents, qu'elle soit conjecturée du point de vue auctorial dans *Résidente privilégiée* de Maria Casarès ou plus rêveusement traitée, du point de vue lectoral, à partir d'un saisissant passage de Victor Hugo dans *Quatrevingt-treize*.

Alain Trouvé
Université de Reims Champagne-Ardenne
CRIMEL